Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

15 | 2020
Global Congo

Revoir les catégories héritées d'une époque révolue

Entretien mené par Silvia Riva

Clémentine M. Faïk-Nzuji

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/6116>

DOI : 10.4000/coma.6116

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Clémentine M. Faïk-Nzuji, « Revoir les catégories héritées d'une époque révolue », *Continents manuscrits* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 15 octobre 2020, consulté le 12 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/6116> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.6116>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Revoir les catégories héritées d'une époque révolue

Entretien mené par Silvia Riva

Clémentine M. Faïk-Nzuji

NOTE DE L'ÉDITEUR

CLÉMENTINE M. FAÏK-NZUJI est née à Tshofa (République Démocratique du Congo). Philologue, ethnolinguiste, symbologiste et spécialiste des arts sacrés d'Afrique noire, elle obtient son doctorat d'État ès Lettres et Sciences humaines à Paris III Sorbonne nouvelle en 1983. Clémentine M. Faïk-Nzuji a enseigné la linguistique, les arts sacrés, la symbologie, les littératures orales et les traditions d'Afrique dans de nombreuses universités en Europe et en Afrique. Ses travaux sur la symbologie, les arts sacrés et les spiritualités d'Afrique noire ont apporté un nouvel éclairage sur les matières culturelles africaines et font autorité dans les institutions universitaires au niveau international. Elle a publié plusieurs livres. Parmi ses œuvres majeures : *Symboles graphiques en Afrique noire*, 1992, Karthala ; *La Puissance du sacré. L'homme, la nature et l'art en Afrique noire*, 1993, La Renaissance du Livre/Maisonneuve & Larose (plusieurs fois réédité, traduit en allemand : *Die Macht des Sakralen. Mensch, Natur und Kunst in Africa*, 1993, Walter-Verlag Solothurn und Düsseldorf, plusieurs fois réédité aussi) ; *Tu le leur diras. Le récit véridique d'une famille congolaise plongée au cœur de l'histoire de son pays*, 2005, Alice éditions ; *Sources et Ressources. Panorama des cultures fondamentales de la RD Congo*, Louvain-la-Neuve, Publications du Centre international des Langues et des Traditions d'Afrique, 2013 ; *Si le Congo m'était conté*, 2020, Jourdan éditions. L'œuvre d'écrivaine de Clémentine M. Faïk-Nzuji – poèmes, nouvelles, témoignages, romans – a été récompensée de plusieurs prix, en Afrique et en Europe. Site web : <https://www.faik-nzuji.net/>

Clémentine M. Faïk-Nzuji

« Aucun peuple ne peut prétendre se développer
dans la langue et la culture d'autrui »

CHEIKH ANTA DIOP

SILVIA RIVA : Vous travaillez depuis plusieurs années dans le domaine des cultures fondamentales africaines, en particulier celles de la République Démocratique du Congo. Qu'est-ce qui a motivé cette passion qui vous porte depuis tant d'années ?

Clémentine M. Faïk-Nzuji : C'est effectivement très jeune, dans le cadre familial, que j'ai commencé à m'intéresser aux mythes, légendes, proverbes, contes, compétitions dialogiques, devinettes, pièges, choix embarrassants et bien d'autres jeux verbaux d'enfants. Les soirs, notre père nous racontait des contes et des récits que j'ai identifiés plus tard comme étant des mythes ou des légendes. Il nous racontait également de petites histoires de son enfance qui nous amusaient beaucoup. Tandis que, dans l'éducation qu'elle nous donnait, notre mère utilisait constamment les proverbes pour nous faire comprendre les choses de la vie et les manières de vivre... C'est vers treize, quatorze ans que j'ai commencé à transcrire des proverbes dans des cahiers d'écolier ou sur des bouts de papier.

S.R. : Vous touchez à des aspects divers des langues et des cultures africaines : la sémantique, l'oralité, les spiritualités, les arts sacrés, les symboles... Comment êtes-vous arrivée à réunir tous ces aspects alors que l'éducation universitaire que vous avez reçue les avait toujours présentés comme des disciplines qui n'avaient presque rien à voir les unes avec les autres ?

C.F.N. : Oui, surtout à cette époque-là. Je connais un Congolais qui était venu en Belgique pour faire un doctorat en linguistique. Au bout de trois années de recherche doctorale, il a dû rentrer au Congo sans doctorat parce que son directeur de thèse refusait d'accepter que sa recherche doctorale, qui était linguistique, puisse s'appuyer sur des textes oraux (littérature orale) pour expliquer des faits de langue ! « Les deux disciplines ne se mélangent pas. Cela ne faisait pas scientifique » ! Jeune étudiante en philologie africaine, cet incident m'avait beaucoup impressionnée. Négativement. Car, c'est à cette époque que la conviction que toutes ces matières

qu'on nous enseignait n'étaient que des facettes d'une même et unique réalité. Par exemple, en linguistique africaine, je sentais intuitivement que séparer la sémantique de la syntaxe n'avait aucun sens ; qu'en histoire de l'art, les « motifs décoratifs » inscrits sur des objets de culte cachaient une réalité plus profonde : *le sens*, et qu'il y avait un lien certain entre ces signes et les scarifications qui étaient encore courantes à cette époque. Je sentais aussi, toujours intuitivement, que dans les textes royaux rwandais par exemple, ce que le professeur André Coupez désignait par « noms fictifs » était un procédé d'amplification significative des anthroponymes.

C'est déjà à cette époque, étudiante, que j'ai privilégié ma qualité de curiosité au détriment d'une accumulation aveugle de connaissances répétées sans vérification. J'ai commencé à réfléchir autrement les réalités culturelles africaines et à inventer, quand je le jugeais nécessaire, mes propres méthodes d'analyse, différentes de tout ce qu'on nous apprenait à l'université. Aujourd'hui, avec du recul, je réalise la chance que j'ai eue, dans l'histoire de ma vie intellectuelle, d'avoir eu comme professeur le Père Leo Stappers à l'Université Lovanium, à Kinshasa. Le Père Stappers était un missionnaire scheutiste hollandais de Nimègue. Vers les années cinquante, il fut envoyé comme missionnaire dans la région du Kasai, où il a commencé à enseigner au collège scheutiste de Kamponde. Très tôt, il découvre la richesse des langues et des cultures de la région, le grand complexe culturel et linguistique luba. En même temps, le Père Stappers comprend que pour mieux accomplir sa mission de missionnaire et d'enseignant, il devait connaître la langue et la mentalité des personnes pour lesquelles il était en mission dans la colonie. Il demande à ses supérieurs l'autorisation d'aller compléter sa formation à l'institut d'études africanistes de Londres. À son retour, il est affecté à l'Université Lovanium, au département de philologie africaine qui venait d'être créé à Kinshasa.

C'est pendant mes études supérieures de Régendat que j'ai fait la connaissance du professeur Leo Stappers. En 1969, je lui avais soumis pour avis mon premier manuscrit sur les cultures africaines. Il s'agissait d'une analyse de devinettes à inférence luba dont j'essayais d'expliquer la structure et les procédés utilisés par les joueurs pour voiler tout en dévoilant les éléments conduisant à la solution... Le professeur Stappers apprécia cet essai que j'avais mené seule en dehors de tout cadre institutionnel. Il me conseilla de le proposer aux éditions de l'Université Lovanium, qui l'ont accepté et qui l'ont publié sous le titre : *Énigmes lubas-Nshinga. Étude structurale*¹. C'est après la publication de ce livre et sur le conseil du professeur Stappers que j'ai entrepris, après mon diplôme de Régendat, des études universitaires en Philologie africaine, à l'Université Lovanium. Durant toutes mes années d'études, une vive curiosité pour la nature humaine et une grande soif de connaissance se sont littéralement emparées de moi, encouragées par le professeur Stappers, qui devait nourrir les mêmes penchants. Il dirigea mon travail de fin d'études, qui fut publié sous le titre de *Kasala, chant héroïque luba*². Après un certificat en Anthropologie culturelle et ma licence en Philologie africaine, devenue son assistante à l'Université nationale du Zaïre, à Lubumbashi, j'ai entamé sous sa direction une recherche doctorale en Ethnolinguistique, toujours sur le panégyrique luba *kasala*, que j'ai poursuivie après le décès du professeur Stappers et achevée en 1983 sous la direction de la professeure Geneviève Calame-Griaule, à l'Université de la Sorbonne, à Paris. Ce travail essentiellement sociologique, sémantique et anthroponymique est intitulé *Analyse formelle et anthroponymique du kasala, genre poétique traditionnel luba*³.

S.R. : En plus de la rencontre avec le professeur Leo Stappers et d'autres personnes bénéfiques que vous avez croisées dans votre vie, y a-t-il d'autres personnes ou d'autres situations ou événements que vous pouvez considérer comme éléments de chance pour l'orientation qu'a prise votre carrière ?

- 1 **C.F.N.** : Oui, beaucoup. Je pense que l'élément principal, celui qui a orienté le reste de ma vie, est fortuit et lié à ma naissance. Je suis née dans une culture où en venant au monde, pendant qu'il passe des mains de tantes et de cousines, d'amis de parents et de voisins du quartier, le nouveau-né apprend qu'autour de lui il n'y a pas que papa et maman et éventuellement frères et sœurs, mais qu'il est accueilli dans un réseau de relations qui, toutes, contribuent à sa sociabilisation et à la construction de sa personnalité. Le deuxième élément est d'ordre familial. Je suis née dans une famille où la carrière de notre père nous a amenés à vivre dans différentes régions du Congo, très loin de notre région d'origine. Ces mutations nous apprennent, très tôt dans la vie, qu'il existait sur cette terre une diversité d'êtres humains possédant des couleurs de peau différentes, des langues différentes, des us et coutumes différentes, des manières de vivre et de penser différentes, avec l'idée de bonheur et de malheur propre, etc. Nous avons ainsi été familiarisés très tôt dans la vie à la différence et au phénomène de la rencontre des cultures. Depuis que j'ai écrit *Si le Congo m'était conté*, je peux par exemple dire pour tel ou tel aspect de ma recherche, quels faits survenus dans mon enfance ont déterminé mon choix.

S.R. : Comment pouvez-vous définir en peu de mots l'objet de votre recherche ?

C.F.N. : Trois questionnements déterminent toute ma recherche et en constitue l'unité :

- La connaissance et la prise de conscience de la « culture » en tant que phénomène humain à la base de la vie dans toutes les sociétés,
- la connaissance de l'Être humain en tant que produit et producteur de sa culture,
- la connaissance des limites de l'être humain en tant qu'« Être culturel ».

C'est en me fondant sur les résultats de ces questionnements que, depuis plusieurs décennies, j'incite les responsables de l'éducation en Afrique à enseigner les matières culturelles africaines dans les écoles.

S.R. : Votre intérêt est tous azimuts : vous êtes spécialiste des questions liées à l'oralité, écrivaine, divulgatrice des cultures de base et de la reprise de ses archives historiques (je me réfère à vos récits de vie, dont vous venez d'offrir un deuxième volet tout récemment avec *Si le Congo m'était conté*). Comment expliquez-vous cette diversité d'intérêts ?

C.F.N. : Oui, je vais essayer d'expliquer. Les approches méthodologiques que j'ai peu à peu mises au point au cours des ans et des analyses m'ont conduite à comprendre à quel point, dans les cultures africaines de base, tout ce qui concerne la vie, avec l'humain au centre, était relié : on ne peut comprendre le comportement psychologique d'une personne si on ne connaît pas la culture dans laquelle elle a été immergée ; on ne peut pas comprendre ses comportements relationnels si on ne connaît pas la langue qui exprime ses différents types de relations aux êtres et aux choses qui l'animent et si on ignore sa mémoire culturelle et les sous-entendus, les sens figurés et les non-dits qui constituent les éléments non verbaux de cette langue ; on ne peut pas comprendre ses croyances et ses pratiques religieuses si on ne connaît pas les fondements de sa spiritualité et les relations qu'il entretient avec ses défunts et avec un Au-delà auquel il croit. Enfin, un thérapeute ne peut soigner efficacement un malade s'il n'a aucune idée de la notion de maladie dans la culture de celui-ci, ou

s'il ne sait pas interpréter les symboles oniriques propres à la culture du soigné... Les noms de personnes, les généalogies rattachent l'individu à ses racines et portent un sens qui construit la personnalité toute entière du porteur. Sans le faire exprès, ce curieux lien constaté entre toutes les choses m'a poussée à toucher à divers aspects de l'être humain et de ses cultures de base.

En tant que « divulgatrice des textes oraux » – selon vos propres termes – par mes études de genres sur la littérature orale, j'ai étudié et publié des livres et des articles sur les proverbes, les devinettes, les contes, les anthroponymes, les panégyriques et bien d'autres genres, dont la plupart sont réunis dans *Sources et Ressources. Panorama des cultures fondamentales de la RD Congo*⁴. En tant qu'« archiviste » des traditions communautaires et familiales, je détiens une grande quantité de ces traditions, non seulement celles du complexe culturel luba auquel j'appartiens – l'histoire de ma famille paternelle remonte jusqu'à quinze générations –, mais aussi les traditions de beaucoup de communautés culturelles de l'ensemble du Congo et celles d'autres pays d'Afrique où, avec mon mari et nos enfants, nous avons vécu au cours de nos carrières. Bien sûr, je n'ai pas réalisé cette collecte seule. Elle vient de plusieurs sources. Par l'intermédiaire du professeur Leo Stappers, je suis l'héritière du Père missionnaire Van Caeneghem, qui a vécu dans les missions du Kasaï au début du xx^e siècle et a légué ses archives au professeur Leo Stappers qui, plus tard, me les a léguées. Les collectes faites Leo Stappers lui-même ainsi que celles de ses élèves de Kamponde et celles de ses étudiants de l'Université Lovanium, parmi lesquels je compte. Les collectes de mon collaborateur H. Ngonga-ke-Mbembe et mes propres collectes, comprenant celles faites par mes étudiants au Congo et dans plusieurs pays d'Afrique de l'Ouest. J'ai en effet eu à enseigner les « Traditions orales » à l'Université Abdou Moumouni de Niamey, de 1978 à 1980. Plus tard, dans les années 90 et dans le cadre de l'inculturation du christianisme, j'ai donné des formations d'initiation aux symbolismes et cultures d'Afrique de base dans les monastères bénédictins et dans les congrégations religieuses d'Afrique de l'Ouest. En tant que « gardienne de la mémoire familiale », on peut ajouter, à côté de *Tu le leur diras*⁵, et de *Si le Congo m'était conté*⁶, *Anyà*⁷, une quête initiatique de fiction, construite à partir de rêves et de leur interprétation dans la culture luba.

S.R. : Pensez-vous que cette pluralité d'attitudes et d'intérêts réponde à une manière totalisante de considérer les faits humains, typique d'une vision symbolique du monde dont vous vous êtes faite l'une des premières interprètes et chercheuse en Afrique et au Congo ? Si oui, quel serait l'avantage d'envisager les faits culturels africains de la sorte ?

C.F.N. : J'en ai l'intuition. Une forte intuition de la totalité de l'Homme, comme celle de tout vivant. Depuis mon jeune âge, j'ai toujours eu le sentiment que j'étais fragmentée, comme canalisée dans un état où je ne me sentais vivre qu'à moitié. En effet, je ne comprenais pourquoi tel jeu était réservé aux seuls garçons ou aux seules filles alors qu'en tant que fillette, je me sentais capable de jouer à tous les jeux sans distinction. Mais à cette époque, ce sentiment n'est pas allé loin ; cela ne me dérangeait pas beaucoup puisqu'au niveau de l'éducation familiale, les parents ne faisaient pas trop de distinction garçons, filles. C'est plus tard, en apprenant la langue française avec sa répartition d'êtres humains et des choses en masculin et féminin, que j'ai commencé à me poser sérieusement des questions sur l'exactitude de cette répartition des choses. En Régence et surtout à l'Université, ce sentiment de « mauvaise répartition » des matières enseignées dans les disciplines enseignées s'affirmait et je pouvais le vérifier moi-même quand j'étudiais des textes oraux. Je me

disais : pourquoi tel texte devait être classé comme proverbe et non comme une devinette ? Pourquoi tel autre devait être appelé fable et tel autre conte ?

Bref, pour répondre à votre question : je suis convaincue que cette pluralité d'attitudes et d'intérêts répond à une manière totalisante de considérer les faits humains, typique d'une vision symbolique du monde. Car l'Être humain, comme le monde, est total et un, à l'instar de certaines matières des sciences humaines africaines. C'est profondément convaincue de cette vérité que j'invite les africanistes à revoir les catégories héritées d'une époque révolue ainsi que la terminologie qui les accompagne. Mais pour y arriver, il faudra retourner à leur désignation dans leurs langues d'origine.

S.R. : Qu'avez-vous à nous dire sur *Si le Congo m'était conté*, votre dernier livre ? Quels souvenirs racontez-vous à vos petits-enfants ?

C.F.N. : Ce livre est né d'une demande. Un jour de l'année 2016, j'ai reçu de mes petits-enfants un courriel : « *Kaakù*, raconte-nous ton enfance ! », suivait ensuite un long questionnaire se terminant par : « Raconte ! Raconte tout ce dont tu te souviens ! Que nos questions servent à te donner de l'inspiration ! ». J'ai senti là une invitation à la transmission et en ai saisi l'importance. Pour y répondre, j'ai refait le voyage vers mon enfance, passant d'une localité à une autre dans un immense territoire appelé, à l'époque, Congo belge, mon pays natal où, dès le début des années 40, mon père était fréquemment muté pour son travail d'assistant médical. J'ai aussi fait appel à la mémoire de mes aînés Aloïs et Henriette (malheureusement décédée juste après la rédaction de la première partie de ces souvenirs). J'ai également reçu des souvenirs et des témoignages de proches et d'amies d'enfance.

Il ne s'agit pas d'un récit continu, mais de bribes d'histoires faites de flash éclairs, de retours en arrière inattendus et de quelques incursions au-delà de l'enfance. Ainsi, de ma naissance à mes sept, huit ans, il est question d'une enfance insouciant, période où, petite fille, je faisais corps avec la nature et les éléments, aux confins nord du pays. À partir de huit ans environ, c'est à Luluabourg⁸, dans la région du Kasaï, que commence mon apprentissage de la vie, la vraie, celle qui s'apprend dans la solitude des internats, loin des parents. Ces souvenirs d'enfance laissent cependant percevoir, en trame de fond, l'histoire d'une société et d'une époque dont j'ai été témoin privilégié : système colonial, implantation des écoles, évangélisation du Congo belge et les manières de vivre et de penser de nombreux autres peuples que nous croisions au cours de ces déplacements.

S.R. : Pensez-vous que votre réactualisation du passé puisse donner du sens à notre présent ?

C.F.N. : Il m'est difficile de répondre pour l'instant à cette question. Car je n'ai pas écrit ce livre dans l'intention d'« actualiser » quoi que ce soit. C'est une pure coïncidence qu'il soit paru à la même période que le 60^e anniversaire de l'Indépendance du Congo. Je constate cependant que les réactions que je reçois depuis sa parution sont de deux sortes, selon qu'elles viennent d'Européens ou de Congolais. En effet, la période relatée correspondant à la période de la Seconde Guerre mondiale, les Européens, dont la plupart étaient très jeunes à l'époque où remontent ces souvenirs, disent découvrir un Congo différent de celui qui leur était raconté à la même époque dans les écoles ici. Ils évoquent l'après-guerre et disent que les enfants semblent plus heureux au Congo, alors qu'à la même époque, eux souffraient encore ici des séquelles de la guerre. Ils disent également découvrir que

dans les écoles et les internats des Pères ou des Sœurs au Congo, les punitions étaient les mêmes qu'en Belgique. Certains Belges regrettent de n'avoir pas pensé écrire leurs souvenirs pour leurs ascendants, etc. Côté africain, en particulier, chez les Congolais du Kasaï, c'est l'émotion et la nostalgie qui semblent dominer. Certains, lorsqu'ils évoquent un fait de leur propre enfance à partir d'un fait relaté dans mon livre, commencent à parler de leurs propres souvenirs liés à des situations semblables, et éprouvent un besoin irrépressible de revenir à leur propre enfance. De toute façon, le livre vient de paraître. Il est trop tôt de connaître l'accueil que lui réserveront les lecteurs.

S.R. : Pour revenir aux archives orales et à votre travail de réécriture du passé précolonial et colonial, qu'est-ce que vous imaginez, au-delà de votre travail personnel, qu'on puisse entreprendre pour léguer aux jeunes – africains et non africains – les savoirs locaux dans un contexte si mondialisé ? Quel serait l'intérêt d'une telle reprise ? Et par quels moyens (livres, vidéos, poésie, rencontres, concours) ?

C.F.N. : Quel que soit l'événement qui l'atteint et la détourne de son cours, la vie ne se reprend pas. Elle se poursuit. Pour commencer, pour l'Afrique, je ne vois qu'une seule et unique chose, que j'appellerai « la nouvelle éducation ». C'est-à-dire, un système éducatif qui enseignerait aux enfants africains, en Afrique, dans les langues de leur milieu en mettant dans les programmes d'enseignement « leurs cultures fondamentales » comme l'une des matières prioritaires afin que leur voyage sur la terre commence devant leur propre porte. Une éducation qui conduira les jeunes Africains, en Afrique et dans les diasporas, à intégrer leur histoire culturelle et celle de leurs ascendants dans leur culture générale globalisée. Celle qui fera comprendre aux futurs dirigeants africains les paroles du savant Cheick Anta Diop selon lesquelles « Aucun peuple ne peut prétendre se développer dans la langue et la culture d'autrui ». C'est une question à laquelle je réfléchis depuis longtemps. Ce serait trop long de la développer dans cette interview.

S.R. : La notion d'espace littéraire « mondial » a-t-elle un sens pour vous ?

- 2 **C.F.N.** : Non ! je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Ce qui m'intéresse dans cette période de l'histoire de l'Afrique, c'est la sauvegarde de ses traditions et de ses spiritualités, qui sont en train de disparaître à un rythme angoissant, pour n'être remplacées par rien sur le plan humain. Tous les médias que vous évoquez (livres, études, vidéos, poésie, rencontres, concours) sont bons, du moment qu'ils s'élaborent sur le long terme.

NOTES

1. *Énigmes lubas-Nshinga. Étude structurale*, Kinshasa, éditions de l'Université Lovanium, 1970.
2. *Kasala, chant héroïque luba*, Lubumbashi, Presses Universitaires du Zaïre, 1974.
3. Cette thèse est déposée à l'Africa Museum (Belgique) et à la Bibliothèque nationale de France, Paris.
4. *Sources et Ressources. Panorama des cultures fondamentales de la RD Congo*, Louvain-la-Neuve, Publications du CILTA-Centre international des langues et des traditions d'Afrique, 2013.

5. *Tu le leur diras*, Bruxelles, Alice éditions, 2005.
 6. *Si le Congo m'était conté*, Waterloo, éditions Jourdan, 2020.
 7. *Anyà*, Bierges, éditions Thomas Mols, 2007.
 8. *Aujourd'hui Kananga*.
-

INDEX

Mots-clés : littérature orale congolaise, cultures fondamentales, culture luba, langues africaines, nouvelle éducation, récits de vies, archives orales

AUTEUR

CLÉMENTINE M. FAÏK-NZUJI

Philologue, ethnolinguiste, symbologiste, spécialiste des arts sacrés d'Afrique noire, auteure